

*Le Voyageur, de Fyngal, Tasmanie.*

Ensemble nous décidons que la Terre est un seul et petit jardin.

Vous qui cultivez quelques arpents à l'ombre du clocher de Saint-Sauveur vous mesurez ce que le projet a d'ordinaire : considérer la planète comme on considère, en somme, les choux, les groseilles, les cerisiers mais aussi les grands chênes et les herbes folles, la lumière et le vent, distinctement ou tout ensemble, les grands froids, les grandes chaleurs ; tout ce qui façonne les limites de la planète, terre des hommes.

Vous trouvez que la Terre est un peu solitaire, isolée dans le trop vaste univers. Cela vous attriste. Parfois, installé à la fenêtre de la cuisine, vous regardez sans les voir tout à fait les contours de votre territoire. La haie de prunelliers, l'orne et le rang de vigne, le pédiluve où hiberne une cistude, le verger de mirabelles, la levée aux chicons pour l'hiver, le jeu de boules anglaises sur

THOMAS ET LE VOYAGEUR

l'herbe rase, les contrevents de fleurs à couper, les cloches de verre pour les premières laitues, l'abricotier palissé sur l'angle chaud de la resserre ; toutes choses disposées en U autour d'une modeste prairie et enfin, en arrière-plan, un arpent essarté où s'installent les fleurs sauvages, les taillis de charmes et toutes sortes de petits animaux.

Là est votre méditation. Vous interrogez un certain paysage et regardez les objets quotidiens comme s'ils avaient assez de contenu pour résister indéfiniment aux assauts de l'esprit.

Parfois vous fermez les yeux.

Alors le petit jardin s'étend au-delà des haies, des murs et du clocher, il quitte le village par le cimetière, s'attaque au bois de châtaigniers, cerne la colline, gagne les labours et se propage aussi loin que peut couler, entre les reliefs discrets de cette région, le regard hésitant de la mémoire. Le paysage est ce que l'on voit après avoir cessé de l'observer, m'avez-vous dit un jour.

Il faut fermer les yeux après chaque voyage, laisser se décanter les images.

Peut-être ainsi trouverons-nous derrière ce qu'il reste du paysage un moyen d'entretenir avec lui un rapport différent.

Qui sait ?

Je suis comme vous, je cherche.

À cette quête peut-on donner figure ?

## LE VOYAGEUR

Nous avons décidé un tableau – ou son équivalent –, un travail certainement. C'est vous l'artiste ; tout est entre vos mains, vous en êtes conscient. Moi je suis celui qui erre ; avec moi se libèrent les mots. Après, je ne sais plus rien faire.

Pour nous guider dans ce travail une liste en promesse d'images. Des mots à réviser par vous et par moi, choisis ensemble un soir d'exigence : *plage, herbe, rouge, art, arbre, ville, horizon...* *Horizon* d'abord à cause des perspectives en ce mot annoncées et par lui retenues.

Mon voyage, disiez-vous, pourrait les libérer. Ou tenter de le faire.

Huonville d'où je vous écris est à l'autre bout du monde. Peu de gens le savent, ce nom vient de Huon de Kermadec, commandant d'une flûte de cinq cents tonnes armée par le chevalier d'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse. Des arbres, parmi les plus âgés du monde, portent son nom. Les *Lagarostrobos franklini* constituent ici la forêt relictuelle de pins Huon ; certains de ces pins ont plus de deux mille ans. On ne dessine pas le temps. Mais le paysage est fait du temps comme il est fait de son érosion. Notre travail pourrait commencer par là : laisser à l'image, à toute image quelle qu'elle soit, un champ libre pour se transformer, une chance d'évoluer...

Comme vous le savez, on ne retrouva pas La Pérouse. L'expédition se défit aux îles de la Sonde après mille malheurs, voici exactement deux siècles. Mais La Billardière, naturaliste tenace, parvint à rejoindre

## THOMAS ET LE VOYAGEUR

dre Paris, se faire restituer les collections confisquées par les Anglais au cours du périple et publier en 1799 sa fameuse *Relation*. À cette époque on dessinait tout. Piron faisait partie du voyage. Certains de ses dessins ont été repris, plus tard, par Redouté, artiste sédentaire, comme vous.

Aujourd'hui le monde est recensé (ou presque). Ce qu'on appelle l'Histoire naturelle est arrivé en tas dans les musées. Tout est rangé maintenant, étiqueté, classé suivant l'ordre systématique adopté par tous à l'échelle de la planète.

Sauf pour les collectionneurs, il n'est plus question d'ajouter un nom à ceux déjà connus. La recherche porte désormais sur le fonctionnement du monde recensé dont une partie des individus qui le composent est encore vivante aujourd'hui. Nous en avons souvent parlé.

Puisque nous sommes, vous et moi, de grands usagers du regard, parlons aussi de ce qui nous regarde : le lieu où nous vivons, où s'agitent les âmes, où sont mis en relation les êtres multiples de cette histoire naturelle, le paysage.

Acceptez mes schémas, les mots rapides, les traits trop vifs, les erreurs parfois. La façon dont je pourrais dire, la tête en bas, ce gommier tasman – un *Eucalyptus amygdalina*, selon La Billardièrre – est tout en tronc. Parce qu'au sommet de la perspective que représente le fût sous cet angle on dirait que le vent a déposé une résille frêle, une ouate en toupet pour toute frondaison. Au temps de Banks, de Baudin et des autres, on

LE VOYAGEUR

couchait l'arbre pour le mesurer : cent cinquante mètres, c'est le plus grand du monde. Aujourd'hui, après un pari de vingt bières au saloon de Fyngal, le bûcheron nous guide vers le géant protégé, un ash-tree de quatre-vingt-dix mètres seulement... Les autres ont disparu.

Le paysage a changé, en effet. Peut-être a-t-il rapetissé ? L'important est-il dans le regard ou la façon de regarder ?...

Vous disiez cela : faisons une esquisse.

Un jour, un matin tôt, vous l'avez dit autrement, le ton de votre voix n'était pas celui des promenades engagées pour une aquarelle : il s'agissait d'un vrai dessin.

Nous avons parlé tard dans la nuit, la veille... Comment m'auriez-vous persuadé autrement ? Vous étiez à la fois en vous-même – lointain – et en urgence d'être entendu. Longtemps je me suis tu. Souvenez-vous : l'attente se forgeait de nos exigences muettes. C'était intolérable et nécessaire, nous devions nous séparer.

Nous avons traversé la journée comme un bateau l'océan, la question n'en finissait pas de se caler à l'horizon, sans cesse repoussée jusqu'aux heures de la nuit. Là, vous avez pris les devants – cheminée, feu de bois, fallait-il tout ça ? – faisons une esquisse, faisons-la en effet, vous parliez bas :

« ... comme on fait une expédition ».

Avec incertitude et ténacité, comme si nous étions venus d'une planète lointaine découvrir la Terre en son jardin.

THOMAS ET LE VOYAGEUR

Êtes-vous d'accord ?

Je vous écris d'un pays très ancien, c'est une île, un fragment de continent en dérive, il porte en lui l'avantage du temps et ses impertinences : la douceur et l'invention de l'érosion ; le vent du Sud le brosse sans arrêt, il entretient à grande vitesse les vagues de lumière et de pluie, les forêts, les herbes et tous leurs habitants ; c'est un travail millénaire, un étonnement, un commencement du monde.

*Thomas, de Saint-Sauveur de Givre en Mai.*

Tout est commencé.

La toile est encore nue. Mais c'est comme si, déjà, toute une histoire s'y trouvait racontée. Quelque chose dans ma tête bouillonne, j'aime le projet à l'excès, j'y pense la nuit, je me demande comment l'entreprendre...

Dans la maison vous connaissez mon parcours en cette saison : du bureau au « fauteuil nica » et de là au jardin d'hiver, sous la véranda. Mais depuis votre départ j'ai investi la « chambre imaginaire » pour en faire un atelier. Le vestibule où sont encore toutes les encres et tous les cartons n'est pas assez grand. Me retourner et faire quelques pas en même temps que des points, des lignes, des ombres et des couleurs sur la toile : cela est nécessaire... Peut-être faut-il que je déambule sur place pendant que vous tournez autour du monde, comme si dans cette aventure un mouvement unique nous entraînait.

## THOMAS ET LE VOYAGEUR

À cause du froid j'ai installé un poêle scandinave. Il fait chaud à se dévêtir. Le mari de Madeleine a juré qu'il me livrerait du charme bien sec. Je le sais maquignon ; tant pis s'il me roule, j'ai besoin d'aise.

La chambre est telle que vous l'occupez : vaste mais chargée. Lambrissée d'insectes, selon vos dires. Il est vrai que les pans entiers de boîtes entomologiques vues par la tranche font penser à une bibliothèque d'ouvrages calibrés. On oublie vite qu'elles ont une épaisseur et qu'elles contiennent à saturation des insectes parfaits, des imagos, comme disent les spécialistes. Les hommes de science auraient-ils puisé dans le jargon analytique des médecins de l'âme pour assimiler la dernière mue à l'image idéale ? Un papillon pour une chenille ? La chambre imaginale saura-t-elle, dans ce cas, supporter une aussi lourde mission ?... Tous ces insectes proviennent du monde entier et aussi – pour quelques-uns, cela va de soi – du jardin de Saint-Sauveur. Mais le nombre ici ne fait pas diversité puisqu'on ne voit rien d'emblée. Les boîtes collent au mur, le doublent du haut en bas, le tapissent discrètement. C'est une présence neutre, de peu d'encombrement. On pourrait même croire à du papier peint tant les ajustements sont serrés et les vides absents.

Je n'ai rien changé à la disposition des étagères, à l'ordre des boîtes et des rayons, à la classification systématique du monde vivant, ici pétrifié.

Moi qui suis toujours resté songeur – presque interrogatif – devant tant de rigueur et de complexité, je



## THOMAS

trouve tout à coup cette « organisation » de belle utilité. Cela tient à votre départ, à notre projet.

Pour l'étape de Tasmanie, la première du parcours, je n'ai eu aucun mal à trouver la boîte de danaïdes australiens. Ce sont d'admirables lépidoptères, tout en grâce, aux ailes allongées, parfois transparentes. Certains miment les héliconides américains, et quelques piérides. Ils sont poisons pour les oiseaux, ainsi échappent-ils à toute prédation. J'ai lu dans le Seitz (oui, j'ai ouvert cet ouvrage poussiéreux) que leur vol est lent, hésitant et presque maladroit. Dites-moi si cela est vrai au cas, bien sûr, où vous auriez la chance d'en rencontrer. Je vous le souhaite car rien qu'à les observer ainsi, étalés comme il faut, les quatre ailes à plat, on prend plaisir à les imaginer libres et, comme on dit, papillonnants.

Jusqu'à présent je n'éprouvais pas la moindre envie de consulter pour moi-même cette collection fade et morte, bourrée d'écritures savantes, de dates et de lieux inconnus. Je n'ai aucun goût pour les momies, cela me rend maussade. Mais depuis quelques jours tout a changé ; cette richesse accumulée me paraît tout à coup justifier la longue et névrotique errance de mon oncle vagabond : c'est une illustration. Une manière possible d'éclairer un paysage. Il suffit de les imaginer vivants, ces insectes, les voir bouger, écouter leurs vibrations : stridulations acidulées des criquets, scintillement dans l'herbe, vol flou des grands voiliers silencieux et puis le crissement agaçant du papier bonbon glacé que font les libellules au-dessus des étangs.

## THOMAS ET LE VOYAGEUR

Mais aussi les lucanes dans l'herbe sèche, le chant des courtilières confondu avec celui des crapauds et ce dernier avec le cri d'un oiseau. Immédiatement derrière vient la forêt, ombre en pluie sur l'humus, odeur de mousse ; lumière en halo brisé, en filtre, en morsure ; le fond du paysage, une crête, une brume, un chemin et vous dedans.

Vous, vu.

Par moi, sans vous.

Sans attendre vos descriptions.

À cela vous ne pouvez rien. Quels que soient vos dires, j'aurai des images. *Horizon*, notre premier mot, que devient-il, frotté à cet usage ? Comment le vérifier avant de dessiner le point initial, celui d'où fuirait la perspective de votre paysage ?

Alors, à chacune de vos étapes, j'ai décidé de sortir une ou plusieurs boîtes de la partie du monde où vous séjournerez. Je les disposerai là, tout exprès, le temps qu'il faudra pour les contempler à mon aise, laisser filer les images qui me viennent en plus de celles que vous me donnez.

Ainsi la chambre imaginaire a-t-elle trouvé sa vocation : servir de fond à la toile sur laquelle va se déployer une fresque.

Je vous l'ai dit, c'est commencé. Par l'installation mais aussi par le vide au centre de la pièce. J'ai évacué les meubles à l'exception d'une table basse utile aux pots de couleurs, aux pinceaux, à tout un matériel indescriptible.

## THOMAS

Et puis aussi j'ai entrepris l'inhabituel : prendre des notes pour un dessin. Cela tient à vous et à moi tout ensemble, à notre décision. À cet effet je dispose d'un cahier spécial bien qu'ordinaire. Sa couverture est noire et son papier bistre. J'ai en mémoire une remarque de vous sur les récoltes botaniques de George Sand. À la première page elle avait écrit : « Faire un herbier est une chose si grave que je vais noter : *fagot*. » Sur le cahier noir un mot, un seul, à la manière d'un titre : « Esquisse ».

Voilà donc où en sont les affaires : au brouillon blanc. Reviza, contrarié par mes allées et venues, a pissé sur le seuil de la chambre devenue atelier. C'est un chat caractériel ; j'ai remarqué récemment qu'il s'isolait sur le haut de l'armoire à confitures des heures durant. J'ignore tout de ses projets. Madeleine affirme qu'il supervise les opérations et ce point de vue – si je puis dire – est confirmé par votre amie de l'Opéra venue hier m'offrir des invitations pour son prochain spectacle à Paris. J'en profiterai pour acheter quelques nouveaux pinceaux en poils de martre du Kamtchatka que Sennelier prétend importer de Corée.

Lyterce, le plus brillant de mes élèves, est venu rechercher un carnet de croquis abandonné par lui sur la commode bleue. Je l'avais feuilleté : il interprète le Marais poitevin – où nous avons fait une excursion – comme un champ de ciel où l'eau serait venue en nuages. Un peu comme vu la tête en bas... J'ai pensé à vous qui êtes aux antipodes mais je ne lui ai rien dit de

## THOMAS ET LE VOYAGEUR

cette relation au voyage. Il a fait le tour de l'atelier sans un mot. Plusieurs fois il s'est intéressé à l'installation tendue au milieu de la pièce : un châssis bricolé en trois pans à la manière d'un paravent. Comme le soleil frappait la toile depuis l'ouest, il est venu se placer derrière, en ombre chinoise, et m'a demandé avec son bizarre accent italien si je comptais attaquer la chose de front ou de profil. Je crois que c'est un chenapan. Madeleine le prend pour son fils ; il en abuse. Mais la question reste en suspens.

Désormais, jusqu'à l'instant où, par surprise, j'entamerai le vif du dessin, l'atelier sera fermé. Le premier trait m'appartient. Le reste viendra du voyage.

Votre voyage.

Vous partez voir ce que je vais dessiner. Je n'ai pas d'imaginaire – c'est ma servitude – mais assez d'imagination pour mettre des images derrière les mots. Mes images derrière vos mots...

Peut-on infléchir le cours du temps par ce qui est écrit ou dessiné ?

Tout ce qui est formulé prend corps. Le reste n'existe pas encore, il est en suspens dans le flou de l'avenir. Il faudra déchiffrer le brouillard, écarter les voiles qui masquent les arpens du paysage, entrer dans l'ombre, observer les visages, vivre et regarder et puis enfin parler.

Vous êtes parti sans protection.

Ce sont les mots qui brûlent.

Non les feux du soleil ou ceux de l'action.

## THOMAS

Jusqu'à présent je m'étais gardé de vous en avertir. Je craignais que le projet n'échoue par zèle. Mais puisque tout est commencé, puisque vous êtes loin, je peux bien vous livrer mes craintes.

Écoutez-moi, écoutez ce qui fait de Saint-Sauveur un jardin et de celui qui l'habite un jardinier. Ce qui nous entoure nous regarde, nous plaît ou nous déplaît, nous blesse ou nous reconforte, nous avons notre mot à dire parce que nous sommes profondément concernés. Nous sommes invités à « sentir » et nous savons que l'irrationnel, en nous, participe au discernement. Nous travaillons vous et moi sur la part affective du paysage. Ceci au moins est une moitié du contrat.

Sur la quête d'une méthode obligeant un regard débarrassé de l'esthétique ordinaire, nous avons cherché à mettre un nom. Il s'agit d'un accord tacite où se déploie tout un champ d'investigations possibles ; une autre manière de voir. À ce propos nous pouvons librement inventer des mythes, chantourner le rêve, brusquer la nature. Mais une seconde partie du contrat – non la moindre – nous lie d'une autre façon sur le terrain bien élagué des sciences de la vie. Pour cela il existe un mot curieux, aujourd'hui à la mode, construit avec toute la distance que l'homme prendrait avec son milieu si par hasard il s'avisait qu'autour de lui quelque chose se passe. « Environnement » est ce mot que l'on peut méditer comme le produit administratif d'une perception de l'espace. Il sonne en complainte avec je ne sais quoi de médical et de mécanique : on sent derrière lui se déployer une batterie de machines

## THOMAS ET LE VOYAGEUR

inlassables destinées à moissonner le savoir pour le rouler en bottes de foin. Imaginez une vache à qui on parlerait d'« espace vert » à propos d'herbe et vous aurez une idée juste de mon sentiment sur la question.

Pourtant il y a beaucoup à dire à ce sujet, beaucoup de rigueur à tenir. C'est ici que nous devons être techniques et prudents. Quand je dis nous, c'est une manière de m'associer à vos préoccupations. En réalité, c'est vous le scientifique, le chercheur rêveur, vous que je rejoins sur le champ de la pensée écologique où j'ai tant de mal à vous suivre, où tout, à peu près, m'est inconnu.

Vous êtes si intime avec votre compétence, si accoutumé à la projeter dans l'espace, que l'idée ne vous vient pas toujours d'en expliquer les fondements. Lorsque cela arrive, au cours d'une promenade, à propos d'un causse ou d'une varenne, je me sens écarté, momentanément incapable de nommer un même site avec les mêmes mots. Dans ces moments-là, je fais des efforts pitoyables pour vous rejoindre mais la distance perdue en douleur, mesure les mondes qui nous séparent jusqu'à ce qu'une couleur, une forme, un événement ordinaire nous assemble à nouveau.

Nous nous apprêtons à concilier l'inconciliable : l'état des choses d'une part – l'environnement, que vous semblez connaître – et le sentiment qu'on en tire d'autre part – le paysage, où je suis plus à mon aise.

Voyez l'écheveau tressé. Qui saura démêler le sujet de l'objet, l'humeur de sa cause ? Tout ce que nous pourrons dire ainsi, par les mots et les images, sera

THOMAS

soumis à la critique. À tout le moins, observé. Est-ce tolérable ? Faut-il donner prise à l'analyse, à la froide dissociation de la nature et du sentiment que nous en avons ?...

Je vous propose d'établir une règle du jeu. Un paysage est ce que l'on voit après avoir cessé de l'observer, vous ai-je dit un jour. Vous faites bien de me le rappeler. Cela signifie que nous vivons sur le flottement subjectif qu'il procure mais dans le même temps nous ne pouvons pas ignorer les conditions de son existence.

Conservons les tresses mêlées de l'écheveau. Si vous êtes pris d'humeurs scientifiques, n'hésitez pas mais n'en faites pas état. Ce n'est qu'une part de la vérité.

Vous êtes loin.

D'une aussi longue absence à venir le temps me dure par avance. Il m'arrive de vous désirer proche. Ce n'est pas tant pour parler avec vous que pour faire le tri des mots, en laisser quelques-uns inutiles – venus de vous ou de moi –, choisir l'essentiel et s'y tenir.

Demain je chercherai une clef pour la chambre imaginaire.

On dit que le temps sera sec et vif.

Le jardin est gelé.

La brume commence à se dissiper.